

Composer la ville

Dans le canton de Genève, environ 2000 logements sont construits par an depuis les années 1990. Le quartier des Communaux d'Ambilly, désormais Belle-Terre, une fois achevé, totalisera plus de 2700 logements sur 38 ha. On est tenté de comparer cette surface avec celle que couvre le quartier de maisons individuelles qui la jouxte au sud. Sur une photographie aérienne, on n'y compte pas plus de 200 foyers. Cela nous donne une idée des inégalités spatiales à l'œuvre sur ce territoire, tendu à l'extrême, entre ceux qui disent «ça suffit» et ceux qui ne trouvent pas à se loger. Comment donner à ceux-ci les mêmes conditions d'habiter qu'à ceux-là?

En 20 ans, on a donc construit dans le canton l'équivalent d'une ville comme Fribourg. Mais a-t-on fait de la ville? A-t-on créé des espaces de qualité qui soient plus que la somme de surfaces additionnées, plus que la résultante de règlements et de calculs de rentabilité? Souvent les disciplines de l'urbanisme, de l'architecture et du paysage sont opposées, un peu stupidement, comme si les uns construisaient des règles, les autres des objets, et les derniers ce qui les entoure. Chacun sa tâche. L'urbanisation actuelle, morcelée, est ainsi formée d'une addition de phases et de périmètres que chacun est tenu de respecter. À Belle-Terre, on a fait autrement: les investisseurs, les auteurs du plan de quartier, puis les architectes des deux premières pièces urbaines dont il est question dans ce cahier ont ajouté les uns après les autres leur ligne à la partition pour composer un projet pendant quinze ans, en tâchant de poursuivre les thèmes donnés au départ, jusqu'à aboutir à ce quartier d'une cohérence exceptionnelle. On parle de 670 logements (qui font tous l'objet d'un contrôle de l'État et dont plus de la moitié sont subventionnés). Pour dessiner ces deux pièces, les architectes n'ont pas abordé le problème de manière comptable et économique, mais par la forme, l'analogie et le récit.

En effet, dans sa recherche volumétrique, l'Atelier Bonnet aboutit à une sorte d'ilot inversé qui projette le regard vers les quatre grands paysages alpins et jurassiens. Ce modelage, les architectes l'ont façonné à partir de références connues, proches et lointaines, afin de mettre en récit l'expérience urbaine qu'ils

envisagent (les squares genevois, la barre du Lignon; les îlots Cerdà de Barcelone, et ceux de Manhattan; la vieille ville de Kairouan en Tunisie). Ces formes urbaines ne se ressemblent pas, mais toutes font «un ensemble»; elles construisent un lieu à partir d'une «forme collective», selon le terme proposé jadis par Fumihiko Maki – l'architecte qui critiquait les mégastructures peu humaines de ses contemporains. Maki distinguait les «formes composées» (comme les îlots) et les «groupes-formes» (comme les tissus villageois). On aimerait appeler «ensemble-forme» la grande maquette en bois réalisée par l'Atelier Bonnet, car elle établit un récit intermédiaire entre les catégories culturelles convoquées, entre composition et groupement. Cet ensemble ne se réalise qu'à la condition que les architectes qui le dessineront travaillent de concert, s'accordent et jouent la même partition.

Il faut se méfier des métaphores qui tordent, embellissent ou avilissent la réalité. Mais dans le cas présent, on peut effectivement comparer ce travail à celui d'un ensemble de musique de chambre, un quatuor à cordes ou un quartet de cuivres: des professionnels qui s'écoutent attentivement pendant qu'ils jouent des variations sur des thèmes partagés.

On peut, on doit même, discuter aujourd'hui cette méthode, qui donne un grand rôle aux architectes, puis observer comment, demain, le quartier évoluera. Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve à Belle-Terre des atmosphères rencontrées dans les cités parisiennes de Fernand Pouillon, un architecte (et conteur) qui défiait lui aussi les conventions: cours et courettes, passages couverts, jardins et jardinets, socles, rampes et emmarchements. Malgré leurs échelles imposantes, leur densité tenue, leur tectonique pesante, nous savons, après plus de 50 ans, que les ensembles de Pouillon sont aussi des lieux animés, appréciés, vivants.

Marc Frochaux, rédacteur en chef TRACÉS





